

1941

Ingrid ALTMAN-ESSLINGER

Arrêtée en franchissant la ligne de démarcation

Témoignage publié dans **Gurs, souvenez-vous**, bulletin de l'Amicale du camp de Gurs, n° 121 (décembre 2010), p. 15 et 16 et n° 122 (mars 2011), p. 9 à 12.

Ingrid Altman, qui réside aujourd'hui en Californie, fut internée au camp de Gurs à l'âge de douze ans. En 2010, en consultant le bulletin de l'Amicale, elle reconnaît sa mère sur la photo ci-dessous, publiée à l'occasion du témoignage d'Ilse Noël-Adler.

Sa mère, Lola Esslinger, est la cinquième personne à partir de la gauche, assise, toute habillée de blanc.



Ilse Noël-Adler, au premier plan, à gauche.
Derrière elle, debout, Mme Eliasberg. A côté d'elle Mme Lustig
Assise, une cuillère à la main, Lola Esslinger, mère d'Ingrid.
Paula Adler, la dernière à droite.

Lettre d'Ingrid Altman, publiée dans le bulletin n° 121 (décembre 2010)

« Lorsque je feuilletais le n° 119 du bulletin *Gurs, souvenez-vous*, je sursautais en voyant une photo que je connais bien, car elle est dans ma collection de famille. A gauche de Ilse est ma mère, Lola Esslinger, cuisinant à côté de la baraque 7, îlot K, où ces dames habitaient.

Nous avons été internées, ma mère et moi, de mars à novembre 1941. Notre grand crime était, premièrement, d'être juives et, deuxièmement, de passer la ligne de démarcation sans les documents nécessaires.

Mon père était déjà à Gurs, venant de Saint-Cyprien. On l'avait interné en mai 1940 à Anvers, parce qu'il était né en Allemagne. Il ne retourna pas à Anvers, lors de l'armistice de 1940, car il ne voulait pas retourner à l'occupation nazie [et il resta interné à Saint-Cyprien]. Il fut envoyé au camp de Gurs, fin octobre 1940. A Gurs, il servait aux distributions de *l'American Friends Service Committee*, et habitait à l'hôpital des hommes avec un autre monsieur, avec lequel il partageait son travail.

J'avais douze ans. J'étais logée dans la *Kinderbaracke* [baraque des enfants] qui était un peu mieux soignée. L'intérieur était peint en blanc. Il y avait une dame qui s'occupait des enfants. Au *Secours suisse*, *Schwester Kasser*¹ avait organisé une école pour les enfants, en suivant le petit déjeuner. Notre vie était beaucoup meilleure que celle des grandes personnes.

Je suis née à Brême, mais nous nous sommes établis à Anvers en 1936, en attendant que le régime nazi faillisse. Le reste est [tout une] histoire. Suffit de dire que nous avons pu fuir à Cuba en 1942 et émigrer aux Etats-Unis en 1946.

Je vous envoie une photo de moi faite l'année dernière, en 2009.



Ingrid Altman en 2009

Je suis mariée depuis 60 années. Mon mari est à Sachsen, avec sa propre histoire à lui. Il est ingénieur. Nous avons trois enfants et quatre petits-enfants. »

Ingrid Altman
Juin 2010

[NB. Depuis cette lettre, Ingrid a repris contact avec Ilse Noël, dont elle n'avait plus de nouvelles depuis 1942...]

¹ Elsbeth Kasser, déléguée du *Secours suisse* au camp de Gurs, surnommée par les internés « l'Ange de Gurs », en raison de sa gentillesse et de sa beauté.

Témoignage d'Ingrid Altmann publié dans le bulletin n° 122 (mars 2011)

« Ma vie s'est fracassée le matin du 10 mai 1940, lors de l'attaque allemande sur la Belgique. De notre balcon, je voyais les bombes tomber sur le port d'Anvers. J'avais 11 ans.

Je suis née à Brême, dans le nord de l'Allemagne. En 1936, ma famille déménagea en Belgique, à Anvers, parce que les journaux, à commencer par le *Nürnberger Gesetze*, nous disait, dès 1935, qu'il n'y avait pas de possibilité, pour nous, les juifs, de continuer à vivre en Allemagne.

Notre vie fut paisible, en Belgique... jusqu'à ce que la panique s'abatte sur nous.

Où aller pour continuer à vivre ?

Le 12 mai 1940, mon père fut arrêté, sous le prétexte qu'il appartenait à la *cinquième colonne*, comme tous les autres Allemands habitant en Belgique, juifs ou non. Nous n'avons plus reçu de nouvelles de lui. Alors, ma mère et moi, nous nous sommes précipités sur les routes, vers la côte flamande, comme toute la population, pour échapper aux Allemands. La logique (douteuse) voulait que, puisque les troupes allemandes n'avaient pas traversé le fleuve Yser en 1914-1918, ils ne le feraient pas non plus en 1940. Et puis, peut-être que, depuis les Flandres, on pourrait rejoindre l'Angleterre... Nous sommes donc partis.

Mais les Allemands ont mitraillé le train dans lequel nous voyagions. Ils ont bombardé Ostende, la nuit où nous y étions. Nous sommes quand même arrivés à Lille, au bout de quelques jours, mais c'était juste au début de la bataille de Lille. La bataille a duré trois jours environ. Ensuite, les soldats du Reich étaient partout. Les soldats français étaient faits prisonniers. Alors, nous sommes retournés chez nous, à Anvers.

Nous y sommes restés jusqu'à l'armistice du 23 juin 1940. Nous avons reçu alors des nouvelles de mon père, par des amis non-juifs qui rentraient chez eux. Mon père et les hommes qui étaient dans sa situation avaient été transportés, en trois jours, au camp de Saint-Cyprien, près de Perpignan. Leur voyage avait été fait sans eau et sans ravitaillement. A présent, tous les internés de Saint-Cyprien qui le voulaient pouvaient rentrer chez eux. Nous avons pu lui écrire, par l'intermédiaire d'un oncle qui habitait la Suisse. Ma mère voulait que papa revienne à la maison, mais il répondit qu'il ne remettrait pas les pieds là où se trouvaient des Allemands.



Au camp de Saint-Cyprien (îlot II, baraque 7).

De gauche à droite : Richard Zeller, Robert Kleve, Gerald Altman (mon père), Kurt Simon, Siegmund Kleve (chef du camp interné) et Behrlinger (août 1940).

En janvier 1941, des courriers commencèrent à arriver dans les boîtes aux lettres des familles juives d'Anvers. Ils disaient que les juifs devaient se présenter à la police, avec 25 kg de bagages, pour aller travailler "à l'est". Nous avons compris que nous ne pouvions plus rester à Anvers. Des amis nous ont aidés à organiser notre départ vers la France de Vichy, où nous serions loin des tentacules nazis. Nous avons voyagé à huit, dans une voiture et nous sommes arrivés jusqu'à la ligne de démarcation, entre la France occupée et la France "libre". Nous avons traversé la ligne à 4 h du matin, à Châteauroux (Indre). Mais le matin, la Sûreté nationale venait nous arrêter. Nous avons été dénoncés. Le type de la Sûreté a dit à ma mère : "*Vous êtes juive ! Et boche, par-dessus le marché !*"

Nous avons tous été conduits à la prison de Châteauroux. Moi, comme j'étais une enfant, on m'a mise dans un couvent. J'étais seule et très malheureuse. Ma mère n'était plus avec moi. On ne me disait rien. Cela a duré une semaine. Et puis, ma mère est revenue me chercher. Nous avons été placés dans une chambre d'hôtel. Par la suite, le procès-verbal est arrivé, dans lequel on disait que nous avions défié les lois françaises. Notre punition fut d'être envoyé dans un camp, à Gurs. Mon père était déjà à Gurs, comme tous ceux de Saint-Cyprien, qui y avaient été transférés en octobre 1940.

Au camp de Gurs

Nous sommes arrivées au camp de Gurs en mars 1941, d'abord en train, puis en camion, en compagnie de deux policiers, assez polis. On nous a mis à l'îlot K, ma mère dans la baraque 7 et moi à la *Kinderbaracke*. La *Kinderbaracke* était un peu mieux que les autres, avec ses murs blancs et une dame qui nous surveillait. Elle était très gentille. Je me souviens qu'il y avait aussi d'autres enfants qui avaient été transportés du pays de Bade, le 20 octobre 1940. Comme, d'ailleurs, presque toutes les femmes de la baraque de ma mère.

Mon père se trouvait à l'hôpital du camp, avec un autre monsieur. Il était chargé de la distribution d'aliments supplémentaires aux malades, des aliments fournis par l'*American Friends Service Committee*, c'est-à-dire les Quakers.

Il y avait aussi le *Secours suisse* pour les enfants. C'était une baraque située en dehors des îlots. Nous y recevions le petit déjeuner ; des bols de lait en poudre ou quelque chose à manger. Tout cela était organisé par Schwester Kessler, mais je ne suis pas sûre du nom exact de cette merveilleuse dame. [Il s'agit d'Elsbeth Kasser, infirmière suisse, sur nommée "*l'Ange de Gurs*". NDLR] Il y avait aussi une école en langue allemande, pour tous les enfants qui voulaient y aller. Moi, à cette époque-là, j'étais allée à l'école jusqu'à la sixième classe, un an en Allemagne, et cinq ans à Anvers, où les cours étaient en français et en flamand. Je me souviens qu'une ou deux fois, on a conduit les enfants chez des paysans du village de Gurs. Je crois que c'était pour aider à la récolte. Je suis rentrée avec une petite quantité de haricots. J'étais très fière de moi.

Dans l'endroit le plus obscur du camp, on faisait les funérailles. Les personnes qui mouraient étaient généralement des gens âgés, qui avaient été arrachés à leur domicile par les nazis. Ils gisaient dans le camp tout au long de l'hiver. Les vieux époux étaient séparés, les hommes dans les îlots A à G, les femmes dans les îlots J à M, je crois. Ils manquaient de tout : nourriture insuffisante, aucune hygiène, la diarrhée, la furonculose, les poux.

Notre odyssée vers les USA

En août 1941, mon père fut transféré au camp des Milles, près d'Aix-en-Provence. De là, il put aller jusqu'à Marseille et fit les démarches nécessaires pour émigrer aux USA. En novembre, ma mère et moi, nous pûmes le rejoindre. Nous ne sommes pas allées au camp des Milles, qui était réservé aux hommes, mais à l'hôtel Bompard, à Marseille, où nous avons une chambre privée. Du grand luxe, à ce moment-là !

Je m'amusais à aller en ville. Je me promenais sur le pont transbordeur du vieux port, qui n'existe plus aujourd'hui. Je faisais la queue pour avoir quelques oranges, que l'on pouvait obtenir sans carte de ravitaillement. Un jour, on me dit que les enfants comme moi pouvaient aller à l'école du quartier. Quel grand plaisir, pour moi ! Mais cela ne dura que quelques semaines, hélas. Après, on nous dit que nous n'avions plus le droit d'aller dans les écoles françaises. Alors, je retournais dans les rues.

Mon père continuait à faire les démarches pour l'émigration. Il allait au consulat des USA, dans la *rue de Rome strasse*, comme disaient les gens. Une foule de gens voulaient un visa, mais le consulat n'en donnait que deux ou trois douzaines. A cette époque, le *State departement* était très antisémite, ce qui coûta la vie à beaucoup de nos gens. Mon père réussit à acheter des visas pour Cuba, avec l'aide de parents vivant aux USA. Il réussit aussi à acheter des places sur un navire portugais qui partait pour la Havane en février 1942. Il fallait donc trouver des visas pour traverser l'Espagne et le Portugal. Il réussit à les obtenir.

Mais cela ne marcha pas ! Après Pearl Harbor, le 7 décembre 1941, le Portugal ferma ses frontières. Mon père entreprit alors de nouvelles démarches, pour tenter de rejoindre l'Algérie et le Maroc et pour prendre le bateau à Casablanca.

C'est ainsi que nous sommes partis à Oran, sur un bateau français, en janvier 1942. Puis, en trois jours de train, nous sommes parvenus jusqu'à un camp de fortune, à Aïn Seba, à huit km de Casablanca. Là, on nous ordonna de descendre, car il n'y avait pas de place pour nous à Casablanca. Nous y sommes restés quinze jours, dans des conditions d'hygiène très précaires, puis on a rejoint Casablanca et on a embarqué à bord du *Serpa Pinto*. On nous a mis dans la calle, avec les marchandises. La marchandise d'export, c'était nous, les réfugiés. Nous avons ainsi atteint Kingston, puis la Havane. Mes grands-parents, qui y étaient venus depuis Berlin, dès 1939, nous attendaient sur le quai. Mais on n'a pas pu débarquer. On nous a encore mis dans un camp, à Tiscornia, où nous sommes restés deux semaines (ceux du bateau suivant y sont restés six mois !). A Cuba, mon père, qui était banquier avant la guerre, devint tailleur de diamants pour les munitions américaines.

Nous sommes restés quatre ans à Cuba. En 1946, on nous a accordé les visas pour les USA. Notre odyssée était enfin finie.

En 1950, je me suis mariée avec Gérard, l'homme qui est encore aujourd'hui, heureusement, mon compagnon bien aimé. Nous habitons une banlieue de Los Angeles. Nous avons trois enfants et quatre petits-enfants. Je suis maintenant à la retraite de ma carrière de kinésithérapeute.

Rétrospectivement, lorsque je repense à Gurs, je retrouve mes souvenirs d'enfant. A Gurs, je n'étais qu'une enfant. Les souffrances et les épreuves, ce n'était pas pour moi, c'était pour mes parents. Moi, je n'étais qu'une gosse et je ne songeais qu'à être comme les autres. Mes parents, eux, ils savaient ce qui les attendait, s'ils tombaient entre les mains des Allemands. Moi, à cette époque-là, je ne le savais pas.

Lorsque je réfléchis à tout cela, j'ai l'impression que ma vie d'enfant s'est déroulée comme un film ! Mes parents me protégeaient. Ils essayaient de me distraire, comme la plupart des adultes autour de moi. Je n'étais qu'une enfant que mes parents aimaient. »

Ingrid Altman-Esslinger